

## L'alternance codique, un fonctionnement idiosyncrasique

### Résumé

L'environnement des hommes évolue, se transforme rapidement et se complexifie, avec lui, la pratique langagière des individus. Si pendant longtemps, l'emploi d'un seul code linguistique suffisait à rendre compte des besoins de chacun, l'individu s'est ensuite vu contraint à recourir à la pratique de deux langues ou plus, répondant ainsi à de nouvelles nécessités de traduire et de transmettre des informations, un vécu.

Le paradigme des connecteurs n'est pas exclusivement constitué d'unités linguistiques prédestinées à la connexion phrastique. Le relation inter-propositionnelle peut, également, être assurée par diverses autres unités.

### T. ZABOOT

Université M. Mammeri  
Faculté des Langues  
et Sciences Humaines  
Département de Français  
Tizi-Ouzou, Algérie

### ملخص

إن بيئة الإنسان تتطور، تتحول بسرعة وتتعدّد معها التطبيقات اللغوية للأفراد.

فإذا كان قديماً استعمال رمز لغوي واحد كافٍ للتعبير عن حاجات الفرد، فإن الأمر يختلف اليوم حيث أصبح الفرد يلجأ إلى الاستخدام أكثر في لغة (لغتين أو أكثر) إستجابة للحاجات الجديدة لترجمة وبت المعلومات.

فإطار الاتصالات لا يحتوي فقط على وحدات لغوية خاصة بالاتصال المتعلق بالجملة بل يمكن تحقيقه بواسطة العلامة "البيمقطعية" باستخدام وحدات أخرى متنوعة.

### Préambule

Du besoin impérieux de communiquer, de la nécessité vitale de secours mutuel est né cet instrument de communication qu'est la langue. Eminemment sociale et socialisante, la langue a permis d'établir et de tisser des liens. La pratique d'un seul code linguistique suffisait à rendre compte de l'expérience vécue, à traduire et à exprimer le monde qui entoure les hommes. « (...) l'homme emploie...sa langue pour exprimer...Il trouve...le moyen de s'affirmer à ses yeux et à ceux d'autrui (...) » (1).

L'homme évolue en même temps que se transforme la société dans laquelle il vit. Les échanges et les contacts avec les autres humains, avec les autres communautés se font de plus en plus vite, de plus en plus intenses, grâce aux différents moyens de communication qui réduisent d'autant les distances qui les séparent. « (...) Lorsque des gens parlant une langue se trouvent en présence de gens parlant une autre langue, la situation est propice à l'éclosion du bilinguisme (...) » (2).

## Introduction

Du contact des langues, résulte la pratique alternée de codes linguistiques en présence. L'emploi des différentes langues peut être plus ou moins maîtrisé, selon les individus. On peut aussi relever, dans la pratique langagière des locuteurs, des interférences ou des emprunts. Les premières sont définies comme l'intrusion ou le transfert inapproprié, plus ou moins contrôlé, d'éléments linguistiques, d'une langue à l'autre. Les seconds sont, quant à eux, identifiés comme l'incursion d'unités linguistiques voulues ou désirées d'un code à l'autre. Ces derniers peuvent être parfaitement intégrés dans la langue d'accueil. Ils interviennent pour suppléer une insuffisance, un déficit. On peut également noter, dans une même interaction verbale, la présence d'énoncés rendus dans une langue différente de celle qui précède et/ ou de celle qui suit. La pratique de l'alternance codique, ou « code-switching », contrairement à l'interférence, dénote de la part du locuteur, une maîtrise suffisante des langues qu'il fait intervenir lors de sa prise de parole.

La complexité de la pratique linguistique des locuteurs qui usent de l'alternance codique n'est, en fait, que le reflet de la complexité des relations qu'ils établissent, des liens qu'ils tissent. « Les progrès culturels et sociaux supposent une adaptation du moyen de communication aux nouveaux besoins créés. Ces progrès...se reflètent dans la langue (...) » (3). Dans cette étude, nous nous proposons de rendre compte de l'organisation structurelle des énoncés résultant de la pratique de l'usage alterné des codes linguistiques. Il s'agit pour nous d'analyser le mode de structuration syntaxique inter-propositionnel des énoncés complexes issus du « code-switching » tel qu'il est pratiqué par des locuteurs algériens.

Nous avons, ci-dessus, distingué l'interférence de l'emprunt. Il nous reste à lever tout risque d'ambiguïté concernant l'interférence et l'alternance codique.

Contrairement à l'interférence qui est impromptue, soumise à incidence, l'alternance codique est, quand elle est pratiquée, recherchée pour les besoins de la communication. C'est en cela qu'elle acquiert le statut de stratégie langagière mise en place, par le locuteur plurilingue, notamment. La pratique du « switching » exige différentes opérations structurales qui nécessitent une bonne maîtrise du mode de combinaison des linguistiques du système sollicité, en somme une connaissance appréciable de son mode de fonctionnement. Nous récusons, donc, de parler « d'interférence phrastique » lorsque le locuteur change de code linguistique, pour produire un énoncé ou une partie de celui-ci.

Lors de la délimitation des énoncés, nous ne ferons pas cas des interférences, qu'elles soient intégrées ou non. L'élément qui interfère sera perçu comme unité linguistique significative qui entre dans un rapport de contraste au sein de l'énoncé où il est considéré, abstraction faite de la langue dans laquelle il est produit:

[zix ty tabsāt yn œd ty ðekypæð amhala θura ɤawsɫ ɤɣib yn fœj dabsās dā tōkazje]  
 « Autrefois, tu t'absentes une heure, tu récupères, mais maintenant, tu arrives, tu trouves une feuille d'absence dans ton casier ».

Nous considérons que l'unité [zix] « autrefois » du kabyle est un emprunt par rapport à la langue d'accueil, ici, le français ; et que [θura] « maintenant », appartenant également au kabyle, est aussi un emprunt par rapport à l'arabe parlé qui l'accueille

dans cet énoncé. Ce ne sera donc pas l'emploi des autonomes [zix] « autrefois » ; [θura] « maintenant », qui nous préoccupera ici.

Bien qu'il ne soit pas toujours aisé de donner une explication rigoureuse à l'intervention de l'alternance de codes linguistiques, force est de constater qu'il s'agit d'une opération qui sollicite toute la vigilance du locuteur qui ne peut donc se permettre de pratiquer le « swich » de façon mécanique.

### **La Connexion interphrastique: le signifiant [SA] ZERO [Φ] comme mode de jonction**

L'usage alterné de codes linguistiques peut avoir des origines fort variées qui peuvent être sociales, psychologiques, linguistiques, etc. Au niveau linguistique, le paradigme des différents éléments qui permettent la jonction, la connexion interphrastique regroupe des unités diverses et variées quant à leur statut syntaxique.

Lors de la pratique de sa langue première, le kabylophone effectue des rapprochements phrastiques qui n'exigent pas nécessairement une marque identifiable pour matérialiser la mise en relation et donc indiquer de façon explicite la nature des relations inter phrastiques qu'il établit. Il use davantage du signifiant zéro de la parataxe qui permet le lien syntacticosémantique sans marque formelle de connexion. Ceci est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit de langue parlée comme l'arabe dialectal ou de langues à tradition essentiellement orale comme le berbère. Le signifiant zéro permet d'établir des liens entre des énoncés qui s'appuient fortement sur le contexte et/ou la situation qui les actualise. Les rapports logicosémantiques qui ressortent du rapprochement de ces énoncés sont à déterminer principalement en fonction des valeurs que ces derniers véhiculent au moment où ils sont considérés:

[nigās xaṭi xt] xḏm [glix nək aḏxḏḏmag [g]liw]

« je lui ai dit non : toi, tu fais ton travail, moi, je ferai mon travail ».

[uθzmirčara ats qimač ḏlhala amθina]

« tu (on) ne peux pas rester (résister) dans pareille situation ».

[vgān ark aḏ ruhan ar θizi ra[d]

« ils veulent tous partir à TIZI-RACHED »

Lorsque le locuteur kabylophone, au lieu de laisser implicite la relation syntaxique, laisser donc à l'interlocuteur le soin de rétablir la marque relationnelle qui s'impose, fait plutôt appel à l'emploi d'un connecteur, c'est généralement pour que l'unité sollicitée apporte un plus au rapport sémantico-logique véhiculé par les valeurs des énoncés connectés.

[sɔṭē koleg sōṛātde [ezə]ma [k]kini qimag ḏ la sal de pɔɔf]

« certains collègues sont rentrés chez eux mais moi, je suis restée dans la salle des profs ».

[argaz jzara[bl]l tčlavaje ēpodtā puḏ lɔi]

« l'homme sait que le travail est important pour lui ».

[adiniġ θamdiθ imi] yn kolġ nuz a ġvite]  
 « je dirais le soir puisqu'une collègue nous a invitées ».

Considérant, par exemple, le premier énoncé. Le rapport exprimé peut parfaitement être rendu par la juxtaposition des énoncés de départ :

[sæŋtɛ kolġ sō ʒātde [ezø]  
 « certains collègues sont rentrés chez eux ».

[nkini qimaġ ʒi la sal de pʒof]  
 « moi, je suis restée dans la salle des profs ».

On peut, en effet, constater qu'il y a effectivement opposition entre les termes :

[...sō ʒatʒe...] « sont rentrés »  
 [...qimaġ...] « suis restée »

En fait, l'emploi de [ma] « mais », dans le premier énoncé, ne fait que renforcer l'expression de l'opposition déjà rendue dans et par le rapprochement des énoncés initiaux.

Si l'on applique le schéma que propose Ducros (4) :  
 « p mais Q »

On constate que « Q » traduit bien une idée contraire et opposée à « P ».

En définitive, dans cet énoncé, le rapport d'opposition exprimé est doublement marqué :

1/ par les valeurs sémantiques respectives qui se dégagent des énoncés simples connectés ;

2/ par l'emploi du connecteur [ma] « mais », et donc par son sémantisme.

A cela vient s'ajouter l'effet de contraste qui résulte de l'usage alterné de deux codes linguistiques distincts : le français et le kabyle.

Le connecteur [ma] « mais » sert bien évidemment d'élément de liaison, d'enchaînement interphrastique ; il permet également, comme c'est le cas dans le premier énoncé, de susciter la langue à laquelle il est emprunté : le kabyle. C'est en cela que nous le désignons : starter linguistique, défini comme l'élément qui déclenche l'emploi du système linguistique auquel il est emprunté.

Il est vrai que l'influence de l'école par l'apprentissage de langues fortement codifiées par la pratique de méthodes d'enseignement traditionnelles est très certainement pour beaucoup dans la manière dont les sujets parlants organisent leurs productions énonciatives. Les kabylophones n'en font pas exception. Frédéric Francois (5) précise que : « la complexité syntaxique relève uniquement du domaine de la norme, de la volonté des pédagogues qui tiennent absolument à habituer les enfants à ne pas dire : « il fait beau, nous sommes sortis », mais : « puisqu'il faisait beau, nous sommes sortis ». Plus loin, il ajoute : « il serait naïf de ne pas voir le nombre de fois où, dans la communication, les relations restent alors implicites et « sur-normatif » de vouloir imposer à chaque fois l'utilisation d'un outil syntaxique explicite ».

Si lors de la pratique de sa langue première, le kabylophone use davantage du procédé de jonction qui n'implique pas nécessairement une marque formelle de connexion, il n'en demeure pas moins qu'il emploie d'autres modes de liaison inter

phrastique, autre que la parataxe. Le kabylophone dispose d'autres outils linguistiques de connexion que met à sa disposition le système de sa langue première. De même qu'il exploite des marques de jonction empruntées aux systèmes linguistiques qu'il emploie lors de sa pratique langagière au quotidien, en l'occurrence l'arabe parlé et le français.

### **[wa] « et », un connecteur privilégié**

Tout comme la langue berbère - le kabyle en est une variété -, le mode de structuration des énoncés complexes de l'arabe parlé se caractérise par une grande simplicité syntaxique, particularité que se partagent les langues chamito-sémitiques.

L'arabe parlé permet, le plus souvent, de lier des énoncés par l'usage du connecteur [wa] qu'on traduit généralement en français par « et ». C'est statistiquement le connecteur de l'arabe parlé le plus employé. [wa] « et » est une marque de connexion qui permet la mise en relation de syntagmes prédicatifs entre autres :

[il lɛv sɔ dwa wa iħawl jaççi dars]  
« il lève son doigt et il essaie de faire cours ».

[ty vjɛ a ɥit œð wa tɔzuz ɕa laħda]  
« tu viens à huit heures et tu passes à onze heures ».

[wa] inscrit une relation de coordination entre des syntagmes prédicatifs d'égal statut. Le procédé d'effacement permet de vérifier l'identité de statut des syntagmes coordonnés. Mahmoudian (6) parle, dans ce cas, de phénomènes syntaxiques et non de fonction syntaxique: « la coordination n'est pas une fonction syntaxique puisqu'elle n'établit pas de relation entre une expansion et un noyau... »

De façon générale, lors de la pratique de l'arabe parlé, on peut relever un emploi abusif de [wa] qui se réalise [u-] devant une consonne suivi d'une voyelle, syllabe ouverte : C + V. Si l'on fait un parallèle avec le correspondant français de [wa] on notera que « et » intervient principalement pour connecter le dernier segment de l'enchaînement à celui qui précède : « il a rangé ses affaires, il a pris son viatique et il est parti ».

En arabe, par contre, [wa] intervient systématiquement, pour lier les segments les uns aux autres :

[dʒa wa dxal wa kla]  
« il est venu et il est entré et il a mangé »

S'agissant de l'emploi de [wa], on peut, dans une certaine mesure, parler d'économie linguistique, étant entendu que cette notion englobe le principe qui consiste à concilier, d'un côté, les exigences de la communication qui demandent, entre autre, des unités linguistiques, toujours, nombreuses et précises, de l'autre, l'apathie, le moindre effort, qui incite le locuteur à l'usage d'un nombre restreint d'unités d'emploi fréquent.

Avec un même outil de connexion, [wa], qui permet d'établir un même type de relation, la coordination, on peut en effet, réaliser différents rapports interphrastiques : consécution, opposition, addition, etc. L'emploi abusif de [wa] s'inscrit dans

« l’antinomie permanente entre les besoins communicatifs de l’homme et sa tendance à réduire au minimum son activité mentale et physique » (7).

Ce coordonnant, de façon générale, en plus de son rôle purement syntaxique qui consiste à établir une connexion inter phrastique, permet de distinguer deux valeurs qui s’y greffent :

- l’une se superpose au coordonnant lui-même ;
- l’autre résulte du lien qu’établit le coordonnant, donc du contexte linguistique.

[...ilev sō dwa [wa]ihawəl jaçti dars...]  
 « ...il lève son doigt et il essaie de faire cours... ».

Le coordonnant [wa] établit, ici, un lien entre deux énoncés qui rapportent deux événements qui se succèdent. [wa] coordonne, ici, deux syntagmes prédicatifs et marque un rapport de consécution qui, à son tour, induit une accumulation.

On peut dire que [wa], dans cet énoncé complexe, fait ressortir deux valeurs qu’on peut représenter comme suit :

[ilev sō dwa [wa]ihawəl jaçti dars]

(A) [wa] (B)  
 ---consecution: (A) [wa] (B) = (A) + (B)  
 ---accumulation: (A) [wa] (B) = (AB)

Dans le rapport de consécutons, les énoncés (A) et (B) se succèdent et sont égaux à eux-mêmes.

Par accumulation, les énoncés (A) et (B) sont égaux à leur somme. C’est en raison de cette seconde valeur, rendue grâce à l’emploi de [wa], que le locuteur l’a probablement préféré à [ktar], « puis », par exemple. Autrement, l’adverbe de liaison [ktar] conviendrait tout à fait, pour connecter les deux énoncés :

[ilev sō dwa] « il lève son doigt »  
[ihawəl jaçti dars] « il essaie de faire cours ».  
 [ilev sō dwa [ktar]ihawəl jaçti dars] « il lève son doigt puis il essaie de faire cours ».

Seulement, avec [ktar], on aurait eu une consécution certes, mais à laquelle s’ajouterait une gradation que véhicule l’énoncé (B). Avec [ktar], les énoncés connectés seraient ainsi investis de deux valeurs : consécution + gradation. Mais ils seraient, dans les deux cas, égaux à eux-mêmes :

---consécution (A) [ktar] (B) = (A) + (B)  
 --- gradation (A) [ktar] (B) = (A) + (B)

En définitive, c’est la consécution, à laquelle s’est ajoutée l’accumulation, qui est privilégiée au détriment de la consécution à laquelle aurait pu s’ajouter la gradation.

En somme, le locuteur a choisi de montrer l’ensemble des attitudes jugées impertinentes en faisant usage de [wa] qui rend l’accumulation, plutôt que de les proposer en respectant une présentation linéaire avec l’emploi de [ktar], même si cette seconde présentation offre la possibilité d’une gradation.

Même si on relève un emploi quelque peu abusif de [wa] dans la pratique langagière du locuteur qui use du système de l'arabe parlé, notamment, la valeur qui se superpose au coordonnant demeure constante tandis que celle qui résulte du rapprochement phrastique est tributaire de la valeur significative des énoncés connectés.

[...ty vjɛ̃ aʃit œʔ [wa]tdzuzça laħdaʃ]  
 « ...tu viens à huit heures et tu passes à onze heures... ».

On notera ici, que le rapprochement que permet [wa] donne la possibilité de souligner ce qui est considéré comme une contradiction, un paradoxe. Dans ce contexte, le locuteur aurait pu employer l'adverbe de liaison « mais » qu'il aurait emprunté au système linguistique français. Seulement, « mais » aurait simplement marqué un rapport d'opposition entre deux états de fait :

[...ty vjɛ̃a ʃit œʔ] « tu viens à huit heures ».  
 [...tdzuzça laħdaʃ]

Certainement, pour des raisons d'expressivité et d'économie linguistique aussi, le locuteur a préféré l'emploi de [wa] qui permet de souligner, tout particulièrement, le paradoxe qu'accentue le rapprochement des autonomisés :

...a ʃit œʔ / ...ça laħdaʃ  
 « ...à huit heures / ...à onze heures ».

Dans cet énoncé complexe, en même temps qu'il connecte les deux syntagmes prédicatifs, [wa] rapproche formellement les deux syntagmes autonomisés de temps. Ceci permet de faire ressortir davantage le paradoxe rendu par le rapprochement phrastique.

En somme, les deux syntagmes autonomisés éloignent, par effet de sens, ce que le connecteur [wa] rapproche par coordination :

◀..... [ ...a ʃit œʔ ]                      [ ...ça laħdaʃ ] .....▶  
 « ...à huit heures »                      « ...à onze heures »

[ty vjɛ̃ a ʃit œʔ] .....▶                      [wa]                      ◀..... [ tdzuzça laħdaʃ ]  
 « u viens à huit heures »                      «et »                      « tu passes à onze heures »

### Un procédé de jonction élaboré : la subordination

La subordination, étant un procédé de jonction élaboré, est, traditionnellement, un mode peu usité par les locuteurs algériens, qu'ils soient arabophones ou berbérophones. Néanmoins, le passage par l'école des uns et des autres fait que le locuteur algérien structure également ses énoncés en fonction du modèle acquis au sein de l'institution scolaire, sous la contrainte de ce que les psycho-pédagogues appellent « le dressage pédagogique ».

[mɔr] lez elev apɔne sa wa ixmu  
 « si les élèves apprenaient ça que penseraient-ils ».

[il môt vwað ma xdamən le metð]  
 « il (le proviseur) monte voir si les maîtres (d'internat) travaillent ».

Il est vrai qu'en plus de la relation de connexion qu'ils permettent, les connecteurs, de par leur statut syntaxique respectif, donnent aussi des indications supplémentaire sur la nature de la relation qu'ils établissent.

[za pağ iðli paðsk vuz etje aðive ...ã ðtað]  
 « j'étais énervé padsk vuz et je adiva...en retard ».

En règle générale, « parce que » introduit un énoncé qui se pose comme explication à ce qui est déjà énoncé. C'est pour cette raison que nous pouvons dire que « parce que » a besoin d'un « avant-contexte ».

« Parce que » peut également se trouver en début de phrase. (...) dans ce cas, on part de (P), considéré comme une donnée incontestée, et on en présente ensuite l'origine « Q ». C'est ce qu'on exprime en disant que l'affirmation « P » parce que « Q » revient à expliquer « P » (8).

[paðsk θamğarθ ty lui poz tðo d.kestjð... a θini tixri ji akin]  
 « parce qu'une vieille, tu lui poses trop de questions...elle te dira de t'éloigner ».

Il est clair que dans l'énoncé ci-dessus, on note que :

Q: [paðsk θamğarθ ...tðo d kestjð]

« parce qu'une vieille...trop de questions ».

explique fort bien P :

P: [axθini ...akin]

« elle te dira de t'éloigner »

Le paradigme des connecteurs n'est pas exclusivement constitué d'unités linguistiques prédestinées à la connexion phrastique. La relation inter propositionnelle peut, également, être assumée par diverses autres unités.

### Signes de transcription retenus

Pour la transcription, nous utilisons les signes de l'alphabet phonétique international A.P.I. Pour l'arabe algérien et le berbère (kabyle), nous reproduisons les mêmes signes que pour le français, auxquels nous ajouterons les caractères qui n'ont pas de correspondants en français.

Arabe/ kabyle :

[h] spirante décrite comme laryngale par les uns, uvulaire dans l'A.P.I., correspond à ح de l'arabe.

[x] spirante, vélaire, sourde, proche de خ de l'arabe.

[x] spirant uvulaire, sourde : [x : ðṭ] « toi » (masc. sing.) (K)

[ç]

[ɣ] vibrante, vélaire, sonore, proche du غ de l'arabe.  
[ġ] spirante, pharyngale, sonore : [ɣma] « mon frère » (K).  
[h] spirante, laryngale, sonore, correspondant à هـ de l'arabe.  
[dʒ] affriquée, prépalatale, sonore proche du ج de l'arabe. Martinet la note ġ, E.L.G., p.58.  
[ð] spirante, interdentale, sonore, correspond à ð de l'arabe. Notée aussi : d, đ.  
[θ] spirante, inter dentale, sourde, proche du ث de l'arabe  
[ɟ] constrictive, laryngale, sonore.  
[q] uvulaire, occlusive.  
[ʔ] spirante, inter dentale, emphatique, généralement associée au ض-ظ de l'arabe.

Le point en-dessous de certaines consonnes indique qu'elles sont emphatisées.

Enoncés produits en kabyle, soulignés d'un trait :

Enoncés produits en arabe parlé, soulignés de deux traits :

Enoncés produits en français, non soulignés.

(K) : kabyle            (A) : arabe            (F) : français

CK: connecteur kabyle, CA: connecteur arabe CF: connecteur français.

### Références bibliographiques

1. Martinet A., "Eléments de linguistique générale", Coll. U prisme, Paris, (1977), p.10.
2. Mackey W.F., "Bilinguisme et contacts des langues", Klincksieck, Paris, (1976), p.27.
3. Malmberg B., "Le langage, signe de l'humain", Picard, Coll. Empreinte, Paris, (1979), p.155.
4. Ducros O., "Les mots du discours", Ed. de Minuit, Paris, (1980), p.97.
5. Francois F., "Norme et surnomme", Repère 1976 (spécial), Séminaire du 24, 25 Avril 1974, Paris.
6. Mahmoudian M., "Pour enseigner le français...", P.U.F., (1976), Paris.
7. Martinet A. op. cit., (1977), p. 176.
8. Zaboot T., "Un "code-switching" algérien: le parler de Tizi-Ouzou", thèse de doctorat de linguistique, Sorbonne, Paris V, (1990), Paris.
9. GROUPE λ, "Car, parce que, puisque", Revue romane n°10, Copenhague, (1975), p.259.

□